

YOURCENAR, ÉCRIVAIN POST-MODERNE ?

par Christian PAPAS (Université Ionienne, Corfou)

Les critiques littéraires d'aujourd'hui ne veulent voir dans les écrivains du XX^e siècle que ceux qui reflètent le progrès et la modernité et ceux qui ont mis l'accent sur la rupture avec le XIX^e siècle. Aujourd'hui encore dans les universités françaises, le cours intitulé *Lettres et Arts du XX^e siècle* n'est abordé que sous l'angle de la modernité, que l'on fait commencer avec Rimbaud (« il faut être absolument moderne ») et l'Olympia de Manet, et qui se poursuit par les Cubistes, les Surréalistes et bien sûr le Nouveau Roman. Au début du cours, en général, le professeur se dédouane en annonçant que les écrivains d'autres tendances sont dignes d'être étudiés mais que les artistes et écrivains de la rupture représentent la caractéristique originale du XX^e siècle. Combien d'étudiants de classes « prépas » scientifiques ont été dégoûtés à vie de la lecture de romans pour avoir eu à peiner sur la *Modification* de Butor !

Marguerite Yourcenar, ayant exprimé une certaine indifférence, pour ne pas dire du mépris vis-à-vis des expériences quelque peu stériles du Nouveau Roman et des intrigues tramées dans les coteries parisiennes ou officines d'éditeur, est souvent liquidée dans les anthologies du XX^e siècle en quelques lignes à propos des *Mémoires d'Hadrien*, signalant son classicisme et son académisme. De plus n'a-t-elle pas été élue à l'Académie française grâce au démarchage poussé de son ami de droite Jean d'Ormesson. Ne vaut-il donc pas mieux la ranger parmi les « sales bourgeois réac » vivant hors de leur époque, bref, un écrivain du XIX^e siècle ?

Dans un premier temps nous nous inscrirons en faux contre cette étiquetage simpliste en rendant visite au *musée imaginaire* de Marguerite Yourcenar, où les artistes qui l'inspirent sont tous des « réalistes visionnaires ».

Puis nous essaierons d'analyser comment elle applique ce réalisme visionnaire très post-moderne dans son *Labyrinthe de monde* grâce à une technique de structure circulaire et non plus linéaire comme celle du XIX^e siècle et de prestidigitation dans l'emploi des pronoms et des temps grâce à laquelle elle parvient à nous transmettre une vision à la fois grandiose et pessimiste du monde, dans son sens large, c'est-à-dire comprenant le règne végétal, animal et humain.

Le musée imaginaire de Marguerite Yourcenar

On n'est pas étiqueté écrivain (faut-il dire écrivaine !) du XIX^e siècle sans l'avoir un peu provoqué. Dans une interview donnée à Bernard Pivot n'a-t-elle pas affirmé qu'elle n'était pas « moderne mais classique » ?

D'autre part ce qu'elle a de commun avec Balzac, honni des tenants du Nouveau Roman qui refusent l'illusion représentative, la création de personnages et de héros, c'est la description au vitriol des bourgeois. Tous les deux les détestaient, mais Marguerite Yourcenar n'a pas la prétention ni l'intention de faire un ouvrage sociologique ou scientifique. Elle cherche le « choc du passé soudain révélé » (*SP*, p. 101)¹. Elle écrit un essai sur l'écrivain allemand Thomas Mann (auteur de *Mort à Venise* dont Visconti a fait un film superbe) qu'elle admire d'une part, mais dont elle critique le « réalisme bourgeois qui peut sembler déjà démodé » (*EM*, p. 194). Et dans un extrait d'une lettre à Denys Magne cité par Josyane Savigneau dans sa biographie de Marguerite Yourcenar elle nous offre une clef pour la compréhension de ses livres : « une conception classique de mes livres est très répandue et très naïve ». Il faut donc que le lecteur aille au-delà d'une première impression trompeuse. *Le Labyrinthe du monde* peut se lire comme une chronique généalogique de ses aïeux de la ligne maternelle et paternelle depuis le XVII^e siècle, mais au-delà de la description réaliste transparaît un monde de révélations surnaturelles qui transcendent les réalités quotidiennes.

Tous les écrivains et artistes qui la font vibrer ont quelque chose de visionnaire. Elle accole d'ailleurs souvent le mot visionnaire au mot réaliste. Dans *Quoi ? L'Éternité* (p. 28, Folio) elle parle en ces termes de Baudelaire : « Baudelaire seul en France a rêvé la Hollande avec une véracité hallucinée : les soleils brouillés, ses cieux mouillés sont encore ceux que nous voyons aujourd'hui ». Pour elle, il n'y a pas de rupture mais continuité sans pour cela copier le passé. Il nous faut encore citer *in extenso* ce qu'elle dit sur la phrase shakespearienne (*EM*, p. 193) : elle « ouvre la porte à une autre forme d'humanisme aux aguets de tout ce qui, en nous, dépasse les ressources et les aptitudes ordinaires ; elle débouche quoi qu'on fasse sur l'immense arrière-plan peuplé de forces plus étranges que ne le veut une philosophie pour qui la nature aussi est une entité simple. Cet humanisme tourné vers l'inexpliqué, le ténébreux, voire l'occulte, semble de prime abord s'opposer à l'humanisme traditionnel : il en est bien plutôt l'extrême pointe et l'aile gauche ».

¹ Éd. Folio